

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1982)
Heft: 662

Artikel: Franz Hohler : les ukases de la culture officielle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1013323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MANIF

Force tranquille à Berne

35 000 manifestants dans les rues de Berne: un rassemblement comme n'en avait probablement pas rêvé, même dans ses rêves les plus fous, la puissante organisatrice, l'Union fédérative du personnel des administrations et entreprises publiques, avant d'avoir une première idée du succès de sa démonstration grâce aux inscriptions pour les trains spéciaux. 35 000 manifestants sur la Place fédérale, une foule impressionnante, mais moins par le nombre que par l'ordre de ses bataillons serrés, uniformes bien rangés, auditeurs bien campés sur leurs deux jambes pour les discours inévitables, phénomène de puissance tranquille et canalisée. A la limite, beaucoup de forces pour peu de bruit, toutes proportions gardées, quand on sait combien quelques milliers de personnes peuvent déjà animer ces lieux consacrés périodiquement à la revendication de masse!

* * *

Quelques banderoles tranchent avec l'ordre et une certaine sérénité. «Non aux fossoyeurs de la fonction publique», «Blocage du personnel = naufrage des prestations», «Moins d'heures = du travail pour tous», «Rendez-nous un visage humain». Comme si on s'était imaginés plus vindicatifs au moment de rédiger les slogans. Samedi, sur les visages, c'est l'importance des revendications qui domine; pas de place pour des exagérations ou des invectives. Pas de «Conseil fédéral au poteau», juste une potence où pend une loque de fonctionnaire après ses heures de boulot.

* * *

Le mot d'ordre de la pleine compensation du renchérissement deux fois par an fait l'unanimité.

Chapitre heures de travail: un petit flottement. Il y a les grands ballons Vpod pour les quarante heures, seule «fantaisie» revendicatrice (sur cette même place, en a-t-on vu des danses, des masques, des peintures sur peau, des déguisements au fil des cortèges), et la semaine de 42 heures pour les fonctionnaires fédéraux.

* * *

La dernière fois, c'était en 1966: 20 000 personnes s'étaient retrouvées à Zurich, tandis que 20 000 autres manifestaient à Berne, Lausanne, Olten et Bellinzone. Le slogan de l'époque: les 44 heures par semaine. Autres temps, autre climat: il y a seize ans, les manifs avaient défrayé la chronique. Dimanche passé, les fonctionnaires, de retour à la maison, auront été déçus en ouvrant le «Sonntags-Blick»: pas de pages spéciales, pas de photographies de masse, pas de superlatifs pour parler du record des 35 000, juste quelques lignes en pages intérieures. Même déception, probablement, en Suisse romande à la lecture de «La Suisse» qui s'est contenté du compte rendu professionnellement neutre de l'Agence télégraphique suisse, tandis que la «Tribune-Le Matin», elle, faisait de l'événement son gros titre de «une» et une moitié de page à l'intérieur du journal, actualité politique noyée dans le magazine dominical. Lundi, dans la grande presse alémanique, celle qui donne le ton, même réserve; et presque partout ces allusions à la difficile solidarité entre secteur privé et secteur public, alors que tant de places de travail sont menacées et que la sécurité de l'emploi prend l'allure d'un avantage précieux entre tous. Le voyage de Berne aura-t-il, à défaut de galvaniser les journalistes, touché la cible parlementaire? Une fois de plus les radicaux feront la loi, alors que les démocrates-chrétiens se prononçaient «à la grande majorité» des députés contre une réduction du temps de travail du personnel de l'administration. Et si la manif ne suffisait pas? Dans le train du retour, certains se posaient la question.

FRANZ HOHLER

Les ukases de la culture officielle

A Zurich, le libéralisme fout le camp à vitesse grand V. L'écrivain et humoriste Franz Hohler devait être récompensé pour son ouvrage «Die Rückoberung», une des publications les plus intéressantes de cet automne outre-Sarine. Ainsi en avait décidé à l'unanimité le groupe «littérature» de la Commission cantonale pour l'encouragement de la culture. Mais le Conseil d'Etat a, comme on le sait, refusé son aval. La raison, donnée oralement aux membres du groupe: Hohler aurait ridiculisé la centrale nucléaire prévue sur le site de Kaiseraugst au cours d'un sketch diffusé récemment par la TV suisse alémanique.

Dans ces conditions, le groupe «littérature» a donné sa démission. En 1980 déjà, le Conseil d'Etat l'avait désavoué en refusant le prix de littérature au psychanalyste et écrivain Paul Parin pour son autobiographie. Motif: l'écrivain avait fait preuve d'un engagement trop marqué en faveur du mouvement des jeunes et de la libération de Walter Stürm.

On le voit, le gouvernement zurichois a une conception très particulière de la littérature et des créateurs, et aussi du rôle de l'Etat et de la politique culturelle. Ses deux décisions montrent son incapacité à admettre cet espace de liberté nécessaire à toute création; la mesquinerie et l'esprit de vengeance font bon ménage, à Zurich, avec la politique culturelle officielle.

Le lecteur mal intentionné verra là l'influence pernicieuse d'Alfred Gilgen, le très musclé directeur de l'Instruction publique sur les bords de la Limmat. Eh bien non! A chaque fois, le conseiller d'Etat de l'Alliance des indépendants a tenté de convaincre ses collègues de l'inconvenance qu'il y avait à juger d'une œuvre sur la base de l'engagement public (politique) de son auteur. Dans l'affaire Parin, c'est le socialiste Bachmann, directeur de la Justice et de la Police, qui avait montré le

plus de fougue et d'intolérance à l'endroit du psychanalyste zurichois.

Dès lors, il ne reste plus à l'Exécutif zurichois qu'une seule décision à prendre: supprimer cette distinction littéraire qui, entre ses mains, n'est plus qu'un prix de conformisme social (songez aux doutes qui planeraient sur les «mérites» des prochains lauréats, si la formule actuelle était maintenue!). A moins que le gouvernement, dans un éclair de lucidité, comprenne que ce genre de décision exige une liberté d'esprit qu'il n'a pas et laisse le soin de trancher en dernier ressort au groupe «littérature». Moins d'Etat, plus de liberté!

PS. Le gouvernement zurichois avait très officiellement participé à la réception d'Alexandre Soljenitine. Il est plus facile d'honorer les dissidents venus d'ailleurs...

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Malthus et la loi des grands nombres

Je vous disais: *Malthus*...

(Je me suis un peu vanté: je ne suis pas en train de le relire, mais de le lire... Je ne suis même pas en train de le lire — environ 700 pages! — mais d'en lire quelques lignes, dans *Profil d'une œuvre*...). «Malthus appelle (...) *principle of population* — la loi générale qui préside à l'accroissement de la population.

» Cette loi générale, c'est la discordance qui existe entre la tendance naturelle de l'espèce humaine — «loi de la population» — à s'accroître tous les vingt-cinq ans en progression géométrique (comme 1, 2, 4, 8, 16...), et la tendance naturelle des productions de la terre travaillée par l'homme — «loi des subsistances» — à ne s'accroître pendant le même temps qu'en progression arithmétique (comme 1, 2, 3, 4...).

D'où la famine assurée. D'où la proposition de Malthus de limiter volontairement les naissances

par le moyen du mariage tardif et de la continence jusqu'au mariage.

Là-dessus *tolle* de toutes les bonnes âmes et moins bonnes! Malthus se trompe complètement, sa prétendue «loi» est fantaisiste. Voyez d'ailleurs l'Angleterre (pour laquelle il écrit en premier lieu): l'Angleterre connaît-elle la famine? Il est bien d'autres moyens que la limitation des naissances pour... Sa proposition est immorale et témoigne d'un égoïsme anglo-saxon et «bourgeois» — et sur ce dernier point, il faut bien avouer qu'il envisage cette limitation surtout pour les «pauvres»...

Quant aux erreurs de Malthus:

— Je lis que selon le rapport présenté récemment aux Nations Unies, nous serions aujourd'hui (1981) 4508 millions d'habitants sur la terre, dont plus d'un milliard en Chine. Or l'édition que j'ai entre les mains de *Profil d'une œuvre*, qui date de 1972, ne prévoit un milliard de Chinois qu'en l'an 2000! Nous serions donc plutôt en avance sur les prévisions d'il y a dix ans.

— Je remarque aussi que c'est exact: l'Angleterre n'a pas connu la famine que lui prédisait Malthus. Il y avait bel et bien d'autres moyens. Ces moyens, nous les connaissons: ce fut de constituer au cours du XIX^e siècle un gigantesque empire colonial — les Indes, la moitié de l'Afrique, le Canada, une partie de l'Océanie. Avec les conséquences que l'on sait: un problème résolu à court et à moyen terme — qui nierait qu'à long terme, il risque de se poser, il se pose avec une acuité accrue? Songez-y!

* * *

Parlons d'autre chose (ou peut-être, d'une certaine manière, parlons de la même chose!):

Vous avez lu *L'avenir n'est pas pour demain*, de Janine Massard? Excellent! Le thème?

«On vous emmène en pleine nuit dans une gare de triage. Vous êtes trois cents. Puis plus rien. L'attente, le doute, au milieu de l'immense plaine, la foule laissée à elle-même...» On l'aura compris: Janine Massard a écrit là une *fable*, qui n'est pas sans rappeler tel Buzzati, tel Jean-Marc Lovay, ou encore ce livre de Stepanovic: *La bouche pleine de terre*... «Eh quoi! direz-vous, une fable... En quoi

cela nous concerne-t-il?» Sait-on jamais! Que proposez-vous pour les 100 000 nouveaux habitants qui viennent s'ajouter chaque année à la ville d'Ankara? Sinon de les *emmener*. Ou de les incarcérer? Janine Massard excelle à rendre l'une des angoisses majeures de notre temps. J. C.

NOTES DE LECTURE

Lorsque le coucou se défoulera

Un regard «étranger» sur la Suisse, et plus particulièrement sur Lausanne, celui de Miguel Torga, né près du début du siècle dans une famille paysanne de S. Martinho de Anta, et qui, à travers de nombreuses publications, contes, nouvelles, romans, poèmes, est devenu la conscience nationale du Portugal. Dans son journal, récemment paru¹, ces quelques lignes, datées de Lausanne, le 29 septembre 1950, Miguel Torga a ses mots, qui rejoignent curieusement ce qu'on a pu entendre lors des démêlés, judiciaires et autres, de Lôzane bouge:

«Ces gens, finalement, ne doivent pas être heureux. En y regardant de près et avec attention, on observe une sorte d'amertume pétrifiée sur chaque visage, une brume voilée d'hostilité dans chaque regard. La mécanique sociale fonctionne parfaitement, comme un chronomètre. Reste à savoir si, dans chaque pièce du mécanisme, il n'y a pas une nostalgie anarchique et cachée, un cri de révolte étouffé.

» Peut-être est-ce une impression personnelle. Mais il viendra un jour, je crois, où sera nécessaire une psychanalyse collective de ce peuple, une radiographie en série de toutes ces vies. Libéré de son geste mécanique et conventionnel, le coucou aura enfin la possibilité de se défouler. De raconter comment, pendant si longtemps, il y a pu supporter la solitude, au fond du boîtier de l'horloge...»

¹ «En franchise intérieure» (pages de journal 1933-1977), Miguel Torga, Seuil 1981.